

En de tendres et défunts jours

Georges Saint-Clair



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/estampe/1293>

DOI : 10.4000/estampe.1293

ISSN : 2680-4999

Éditeur

Comité national de l'estampe

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2010

Pagination : 40-43

ISSN : 0029-4888

Référence électronique

Georges Saint-Clair, « En de tendres et défunts jours », *Nouvelles de l'estampe* [En ligne], 231 | 2010, mis en ligne le 15 octobre 2019, consulté le 07 décembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/estampe/1293> ; DOI : 10.4000/estampe.1293

Ce document a été généré automatiquement le 7 décembre 2019.



La revue *Nouvelles de l'estampe* est mise à disposition selon les termes de la Creative Commons Attribution 4.0 International License.

En de tendres et défunts jours

Georges Saint-Clair

Pontacq, 10 mars 2010

Cher ami Gérard,

- 1 Fidèle à l'Empereur, chaque année dans les premiers jours de mars, je célèbre en esprit son retour de l'Ile d'Elbe. Et pour cela, je fais choix d'un livre digne de l'accompagner dans sa marche vers Paris. Rappelez-vous : « L'Aigle, avec les couleurs nationales, volera de clocher en clocher, jusqu'aux tours de Notre-Dame » – et c'est aussi beau de mouvement et d'étendue que la page où Rimbaud (et peut-être s'en souvenait-il ?) se peindra devant nous, tendant des cordes de clocher en clocher, des guirlandes de fenêtre en fenêtre, et aérien avec des chaînes d'or, jusqu'aux étoiles.
- 2 Donc j'étais depuis hier dans les *Vingt Jours* (1er mars – 20 mars 1815) de Jean Tulard posé sur mon bureau, quand j'ai pris connaissance de la lettre datée du 9 où vous me demandez l'impression que je garde de quelque première image d'imprimerie. J'ai fermé les yeux. Et tout de suite, si vieille avec ses quatre-vingts ans de présence dans la boîte mentale de mes souvenirs, s'est développée d'elle-même, galopante et paisible à la fois, la gravure que je vous adresse. Inutile de vérifier de quel livre elle se détachait. Ni même ne m'échappait le nom du cavalier qui l'anime (Théodore Rœber) ni la légende qui l'accompagne. Ici encore mieux valait fermer les yeux pour retrouver le coin de cuisine paysanne où, sous la lampe et dans le sursaut des ombres, l'enfant de huit ans que je suis, découvre le *Waterloo* d'Erckmann-Chatrian.
- 3 Mais quoi donc m'avait conduit vers le choix de ce roman exposé, parmi d'autres, à la devanture d'une librairie paloise pavoisée des premiers feux du Noël 1930 tout proche ? À coup sûr la couverture, qui ne faisait que reproduire un tableau que je voyais depuis toujours suspendu au-dessus du bureau de mon père : le Meissonier *1814* de tous nos manuels d'Histoire. Car ma famille vivait dans l'exaltation de Napoléon. Et moi-même : avec la garde impériale de ces soldats de plomb, dont le petit Jésus avait, l'hiver précédent, rempli notre cheminée. Quant au choix de la gravure, je m'explique :
- 4 Un soir que j'avais un peu dans ma lecture (je me revois à Gomer sous notre lampe à mèche cylindrique et à cheminée de verre), mon grand-oncle s'était approché ; et penché près de moi sur l'image que je vous adresse, m'avait expliqué le télégraphe de

ce Théodore : mécanisme à trois bras de bois destinés (du sommet des tours, des clochers, des collines) à transmettre des signaux dont le sens inconnu ne se décryptait qu'au terminus, c'est-à-dire dans le Bureau du Roi, véritable système nerveux central de la Politique et de la Guerre. En possession de quoi, mis à l'épreuve un peu plus tard par l'inspecteur diocésain de passage dans notre école, d'abord sur les frères Montgolfier, puis sur le ballon captif de Fleurus, j'allais enfin l'éblouir (car c'était du hors programme) avec les frères Chappe. Hé, cher ami Gérard, voilà l'incidence secrète qui donne le rayon à cette image, et qui vous l'éclaire.



« C'est Røber qui vient du télégraphe... » (p. 51).

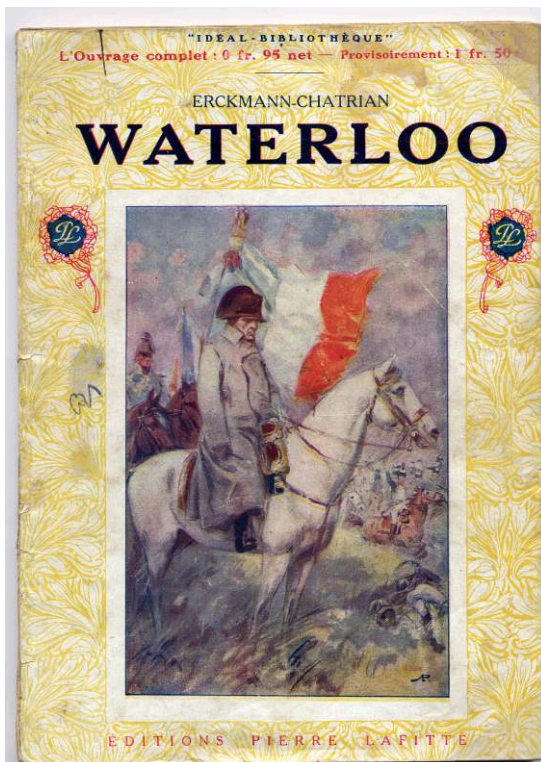
- 5 Tandis que j'écrivais, la nuit vient de tomber. Et même voici la neige. Quel silence dans mon petit village, comme en ces jours de 1815 où l'Empereur marchait vers nous sur les horizons, au crépuscule. Mais était-ce bien son pas ? Ou peut-être l'avait-on confondu avec des convois de colportage de librairie, dans les montagnes. Aussi quels rassemblements devant le café des bourgs à l'arrivée des rouliers, tout autant emmêlés de rumeurs que de bouffées de vapeurs leurs attelages. Observez plutôt, à travers le poème que je vais reproduire, comme on savait prêter l'oreille, dans ces temps où la vitesse n'avait pas encore appauvri les distances.

En lisant Erckmann-Chatrian

Les sapins clairs chantaient le froids des Allemagnes,
 Au loin, la lune des campagnes
 Harmonisait de bleu le cuivre des tambours.
 Frileusement rêveurs sous le givre et l'étoile
 Des soldats surveillaient les portes de Phalsbourg.
 Cendres et chopes attestaient la paix des songes.
 Les vins du Rhin tintaient dans le cristal des contes.
 La malle-poste ouvrait l'écho du petit jour.
 Sur les places tournait le galop des remontes.
 On remontait le temps dans le boîtier des montres.
 De la Russie venait un grand silence sourd.
 Ô portières claquant sous tes voûtes profondes

Ô Bœuf-Rouge – et pavés des bonnes cours qui grondent
 À deux pas des fourneaux et des marmitons lourds.
 Or, les blancheurs d'hiver redoublaient dans un souffle
 Où les rouliers montaient leurs collets de velours
 Et toujours légendaire en ses lanternes louches
 Le postillon, craquant de cuir et le mot court,
 S'arrachait à plein fouet de la halte des bourgs.

- 6 C'est en février 56, lors des grands froids, que j'écrivais ce poème. D'un coup, l'hiver m'avait rendu à M. Goulden et à son irremplaçable boutique dans laquelle, petit garçon de huit ans (avec des cristaux de glace dans les yeux et le galop rapide du poêle dans les oreilles), j'aurai appris qu'au-delà du couronnement de l'Empereur il y eut, plus émouvant, le pas de son Retour – dont porte ici l'annonce ce Théodore Rœber, du Télégraphe, avec une majuscule s'il vous plaît. Et là, comme s'il s'agissait de l'entrée dans un Ordre dont je serais le bienfaiteur, apprenez que je gratifie à l'instant ce Théodore de l'Aigle de Grand Officier de la Mélancolie-du-Temps-qui-passe.



- 7 Tandis que j'écrivais, le ciel s'est revêtu de la coloration verdâtre qui magnifie les bronzes. Et c'est comme si la voix de Napoléon allait retentir de nouveau, pareille au coup de marteau d'un battant de cloche. Ah ! Que serions-nous, cher ami Gérard, sans le secours des songes ?
 À vous.

INDEX

Index géographique : France

Index chronologique : 19^e siècle

AUTEUR

GEORGES SAINT-CLAIR

Poète